

Homo erectus

« Ma tronche est moche ». Les deux mains agrippées de chaque côté du lavabo, il regarde le miroir. Quels cernes sous les yeux ! Il a des rides, là, au milieu du front et des plaques rouges sur le visage. Une barbe mal rasée. Il devrait en prendre soin. Les cheveux sont encore bruns mais la calvitie se pointe. Peu importe. Il ne veut plus plaire. Il veut juste être tranquille. Elle. Elle. Elle. S'il osait, il jetterait toutes ses affaires dans la poubelle. Il y a des petits pots, des lotions à la vanille, à la rose et que sais-je encore ? Elle se tartine. Elle veut être jeune, belle. Mais c'est encore une belle femme. Parfois, il retrouve la femme qu'il a aimée. Oui, elle est encore jolie, sauf quand elle se fâche. Il regarde ses bras. Il a des petites taches blanches en forme d'étoiles sur les avant-bras.

« Quel con il fait ! » se faire emmerder par sa bonne femme. Il ne se sent presque plus un homme.

Ce soir, elle est partie avec des copines. Il a une ou deux heures de libre. Il ne sait que faire. Il ne peut pas sortir. Si elle rentrait et ne le voyait pas, ça serait la catastrophe. Elle lui interdit d'allumer la télévision en son absence. Elle seule a le droit de choisir le programme du soir. Il va ranger. Elle déteste le désordre. Suivant son état quand elle rentrera, il va déguster. Si seulement elle pouvait faire une rencontre et le quitter. Lui, il n'ose pas. Elle le retrouverait toujours. Elle pourrait même mettre ses menaces à exécution et là, il perdrait tout. Appeler un copain ? Mais que lui dire ? Il ricane. Un homme battu. Les associations sont faites pour les femmes. Un homme qui a peur de sa femme d'un mètre soixante ? On lui rirait au nez.

Sur son nez justement ; une larme. Elle coule le long de sa narine droite et vient se perdre dans sa barbe. Il sent le goût salé sur les lèvres. Ça brûle un peu. Puis, soudain, comme un orage d'été éclate, il fond en larmes. Il pleure si fort que son dos a des soubresauts. Cela lui fait du bien. Il se laisse aller. Il n'y a personne. Il se laisse tomber sur le carrelage froid de la salle de bain. La baignoire est là, tout contre son dos. La sentir lui fait du bien. Il se recroqueville, la tête dans ses coudes, les mains au-dessus de sa tête. Il se laisse aller. Combien de temps reste-t-il là ? Il n'y a pas de temps, il y a juste l'instant et cet instant lui appartient. Il est à lui. Il déplie ses longues jambes et heurte les toilettes. Il regarde autour de lui. Les peignoirs blancs sont accrochés à la porte. Il y a une broderie dessus. Elle. Lui. C'est un cadeau de mariage. Il repère la ceinture du sien qui pendouille et traîne par terre. Elle ne tient plus guère.

La sonnerie du téléphone. Doit-il répondre ? Si c'est elle qui a oublié ses clés ou autre chose, il a intérêt à répondre et dare dare. Mais si ce n'est pas elle et qu'elle apprend qu'il a répondu, ça va barder. La sonnerie persiste. Il se lève tétanisé mais reste à la salle de bain encore le temps d'une sonnerie ensuite il se rue pour décrocher le combiné. Trop tard. On a raccroché. Le voilà qui se morigène. Et si c'était elle ? Le téléphone se remet à sonner. Il décroche aussitôt. C'est sa mère. Il lui parle un peu. Pas trop. Si elle revenait ? Le moindre des bruits l'alerte. Sa mère le sent. Qu'as-tu mon petit ?

Rien, maman, rien. Il retient ses larmes. Tant de gentillesse ; il n'a plus l'habitude. Elle parle de petits riens et pour lui c'est toute la vie qui tient là dans le son de cette

voix aimante. Ses phalanges sont blanches autour du combiné. « Quand viens-tu nous rendre visite avec Béa ? » Il entend un bruit. Il chuchote : « Salut maman » et il raccroche. Tous ses sens sont en éveil. Mais rien. Il écoute le silence.